



Photo: Applebaum/Art-foto



Photo: Marai/©D.R.

Deux témoignages essentiels sur l'avancée du totalitarisme en Europe centrale et de l'Est dans les années 1940

La fin du monde d'hier

Anne Applebaum et Sándor Márai: derrière le rideau de fer

L'historienne américaine Anne Applebaum et le romancier hongrois Sándor Márai se penchent au-dessus d'une même plaie béante du XX^e siècle, celle que Churchill appela le «rideau de fer».

Lauréate du prix Pulitzer en 2004 pour son *Goulag: une histoire*, Anne Applebaum revient avec *Le Rideau de fer* sur le fléau qui s'est abattu sur l'Europe de l'Est entre 1944 et 1956. «Un régime, en particulier, comprit si bien les méthodes et les techniques du

contrôle totalitaire qu'il réussit à les exporter.» A la fin de la Seconde Guerre mondiale, après la marche de l'Armée rouge sur Berlin, les dirigeants soviétiques tentèrent par tous les moyens d'imposer aux différents pays européens occupés le système totalitaire qu'ils avaient déjà imposé aux nombreuses régions de l'URSS. «Et ils le firent avec une mortelle application.»

Prenant le relais de Timothy Snyder, qui consacrait avec *Terres de sang* un document essentiel au nazisme et au stalinisme de 1933 à 1945, Anne Applebaum retrace, dans ce livre capital qui lui a pris six années de recherche, la mise en place par Staline du rideau de fer et la soviétisation forcée de l'Allemagne de l'Est, de la Hongrie et de la Pologne.

Avant de pouvoir reconstruire une nation, ses citoyens doivent comprendre d'abord comment elle a été détruite, prévient Anne Applebaum. Or, pour analyser le mécanisme qui a permis, pendant de si longues années, de manipuler

autant d'habitants et de pervertir à ce point le langage, il faut d'abord entendre des histoires individuelles plutôt que des généralisations sur les masses; regarder en face de «vrais gens», plutôt que des caricatures en noir et blanc. A cet exercice, Anne Applebaum n'a pas d'égal – et l'essayiste Timothy Garton Ash, lui-même spécialiste de l'ex-URSS, a raison de souligner que son *Rideau de fer* «se lit comme un roman». Orwellien, certes, mais qu'on ne peut pas lâcher...

Amnésie volontaire

De son côté, Sándor Márai (1900-1989) se souvient de ce qu'il aurait sans doute préféré oublier lorsqu'il a dû s'exiler en Italie, puis aux États-Unis, laissant derrière lui le pays qui avait nourri son œuvre. Une longue parenthèse maudite ouverte le 12 mars 1938, lorsque l'Allemagne nazie annexait l'Autriche, et refermée le 31 août 1948, lorsque l'écrivain et sa famille quittèrent la Hongrie, désormais vic-

time de la «mortelle application» déployée par l'URSS à son encontre...

A travers ce livre-testament, longtemps présumé perdu avant d'être retrouvé et de paraître à Budapest en 2013, l'auteur des *Révoltes* (1932) et des *Braises* (1940) raconte, à contrecœur presque, ce qui s'est produit au cours des dix années qui ont suivi l'Anschluss, jusqu'à «ce petit matin sur le pont d'Enns – limite de la zone russe, qu'on appelait rideau de fer –, où un soldat soviétique est entré dans la cabine de notre wagon-lit, a demandé à voir nos passeports a salué et nous a laissés partir pour l'exil que nous avions choisi». Durant ces dix ans, ce ne sont pas seulement des pays qui ont été rayés de la carte et des «régimes puissants» qui ont été anéantis: «Durant ces dix ans, un mode de vie et une culture ont disparu.»

Il semblerait que «le mérite et l'innocence ne changent rien au cours des grands événements», note Sándor Márai avant de broser les

portraits croisés de László Bárdossy et István Bethlen, deux anciens premiers ministres, deux personnages complexes «dont l'ombre se projette avec une extrême noirceur sur le mur de l'Histoire devant lequel on a édifié l'échafaud de la société hongroise».

Poignant hommage au monde d'hier, *Ce que j'ai voulu taire* commence, significativement, par cette tentation de l'amnésie volontaire, qui était au fond une réponse en soi, tout autant que la parole et l'écrit: «Parfois se taire n'est pas la réponse la moins dangereuse. Rien n'irrite autant l'autorité qu'un silence qui la nie.»

CORINA CIOCARLIE

* Anne Applebaum. «Le Rideau de fer. L'Europe de l'Est écrasée 1944-1956». Traduit de l'anglais (États-Unis) par Pierre-Emmanuel Dauzat, 602 pages, 28 euros.

Sándor Márai. «Ce que j'ai voulu taire». Traduit du hongrois par Catherine Fay. Albin Michel, 2014, 208 pages, 18 euros.

«Urbs - Fragmenta Romana»

Un beau livre de photos de Phil Deken

Promeneur et attrapeur d'images, Phil Deken nous livre une vision décalée de l'«Urbs» éternelle: Rome.

Ce livre traduit la séduction du photographe pour une ville qu'il découvre pour la première fois. Le regard a donc cette fraîcheur-là. Pas de sites hyper médiatisés, peu ou prou touristiques, mais des fragments de façades et de rues, voire de sculptures, de jour ou du soir, avec des feuillages, des ombres, des enfants, des pas faussement pressés, des scènes dérobées: comme une sorte de puzzle qui fait de cette promenade en images une inédite errance... infusée par le clin d'œil.

Rien qui nous permette vraiment d'identifier Rome, et en même temps, tout qui la caractérise, à commencer par les lumières –

mais exception faite de la pollution sonore (malgré la Vespa).

«Soyons curieux»

De Rome, Phil Deken – qui a mis cinquante ans avant de s'y perdre – a une vision uniquement verticale, «tout comme New York mais au contraire de Berlin».

Et il vise systématiquement, délibérément, «à côté des cibles» – donc, pas de stéréotypes ni de Colisée saisi sous toutes les coutures.

Au bout de deux voyages, et 4.500 déclenchements plus tard, ça donne 208 pages étonnantes, où l'on croise un vol plané de goéland juste au-dessus d'un avion photographié en plongée, un rideau qui bat à la fenêtre, un rai de soleil qui ouvre une porte abbatiale, un nœud rouge sur un décolleté; ailleurs, ce n'est pas la poésie qui colore l'angle mais l'humour, avec une gargouille qui boit la tasse ou le rond du casque d'un ves-

piste fan de Totti, le footballeur, qui, pré-nommé Francesco comme le pape, longe le dôme de la basilique Saint-Pierre.

Pour brouiller les pistes, Phil Deken assortit ses photos non de légendes toponymiques mais de lucioles, autant de petites perles drôles, des mots et autres allitérations jetés comme un taquin soupier.

Objet superbe, de format original (35 x 22 cm), aux textes trilingues (français-italien-anglais), *Urbs*, avec sa dimension esthétique et surtout humaine, est un projet italo-luxembourgeois, édité avec le soutien de Convivium et de l'ambassade d'Italie.

En vente (57 euros) dans six librairies (dont Libo, Diderich, Alénia, Libreria Italiana) mais aussi dans la boutique de Neimënster, sachant qu'une expo des photos de l'ouvrage se tient actuellement dans la brasserie du Centre abbaye de Neimënster. *Urbs* se diffuse également à Bruxelles et à Paris.

MARIE-ANNE LORGE

